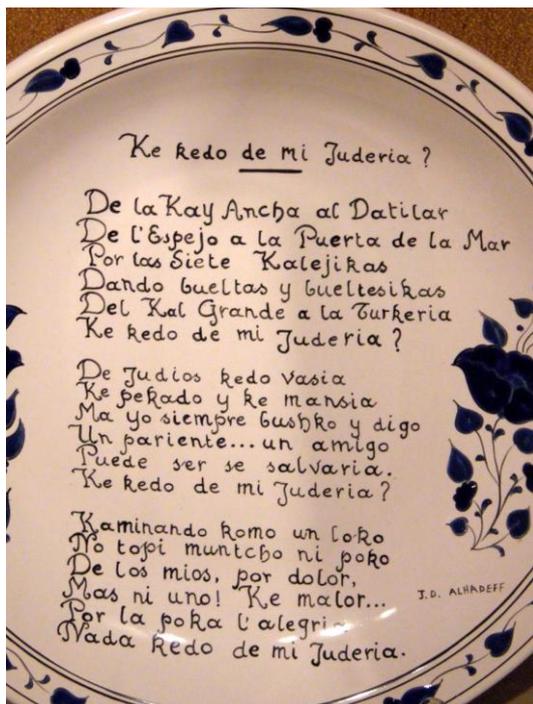


## JUDEO-ESPAGNOLS DE RHODES ...ET D'AILLEURS

Lors d'un récent séjour à Rhodes, île du Dodécanèse, située à quelques encablures des côtes turques, il m'a été donné de visiter la synagogue. Temple à l'extérieur discret, au cœur de la vieille ville entièrement ceinte d'un formidable appareil défensif édifié par l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem à partir du début du XIVème siècle. Si l'aspect extérieur de la synagogue est discret, la salle de prières est vaste, décorée et jalousement entretenue. L'estrade ou *téba* porte une inscription relative à un donateur nord-américain qui a aidé financièrement à la réhabilitation du temple, en souvenir des treize membres de sa famille disparue dans les camps de la mort. A côté de la salle principale, un petit musée expose documents, objets de culte relatifs à la communauté juive de l'île.



Au nombre de ces objets, deux assiettes ; sur chacune d'elles est transcrit un poème.



## KE KEDO DE MI JUDERIA

De la Kay Ancha al Datilar  
De l'Espejo a la Puerta de la Mar  
Por las siete Kalejikas  
Dando bueltas y bueltasikas  
Del Kal Grande a la Turkeria  
Ke kedo de mi Juderia ?

De Judios kedo wasia  
Ke pekado y ke mansia  
Ma yo siempre busko y digo  
Un pariente...un amigo  
Puede ser se salvaria  
Ke kedo de mi Juderia ?

Kaminando komo un loko  
No topi muntcho ni poko  
De los mios por dolor.  
Mas ni uno !Ke malor...  
Por la poka l'alegria  
Nada kedo de mi juderia

## AKRODATE

Mi pena es muy fuerte  
Por los que de Rodes se yevaron  
Y por sus tan mala suerte  
Ke a todos los kemaron  
En los Kampos de la muerte

De eyos siempre me akrodare  
En mi korazon y en mi tino  
Sus rekuerdos yevaré  
De sus kruel destino  
Nunca me olvidaré

Les deux poèmes sont signés : J. D. ALHADEFF. <sup>1</sup>

Ces textes, par les drames qu'ils évoquent, le caractère de poignante quête qui est le leur, l'espagnol employé, contiennent en eux-mêmes des mondes.

Sans vouloir me lancer dans une analyse linguistique, pas plus que dans un long exposé-l'une et l'autre vont au-delà de mes compétences- je voudrais livrer à ceux qui visitent ce site dédié aux hispanistes, quelques réflexions et informations sur cet univers judéo-espagnol qui me passionne depuis bien longtemps. Le sujet est immense ; aussi me contenterai-je de quelques approches et amorces. Internet offre d'innombrables entrées permettant de pousser plus avant la recherche sur un thème captivant, et me semble-t-il peu connu de l'hispaniste « corriente y moliente ».

## **BREF HISTORIQUE DES JUIFS DE RHODES**

Je commencerai par évoquer l'histoire de cette communauté judéo-espagnole –semblable à beaucoup d'autres- Les remarques linguistiques qui peuvent être faites sur les deux poèmes n'en seront que plus claires : ces deux textes portent les stigmates de l'histoire des juifs de Rhodes. La présence d'une communauté juive à Rhodes est attestée depuis l'antiquité hellénistique. Entre 1307 et 1310, les Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, ordre militaire, en font la conquête. La communauté juive connaîtra dès lors, époques de paix et temps de persécutions. En 1522, l'île est conquise par les Ottomans, soit quelques décennies après cet évènement majeur que fut la prise de Constantinople (1454) par ces mêmes Ottomans et très exactement trente ans après l'expulsion des Juifs d'Espagne par les Rois Catholiques. Deux cent mille Juifs quittèrent alors « Sefarad », nom qu'ils donnaient à la terre d'Espagne. De nombreux juifs espagnols vinrent s'installer dans l'empire ottoman, encouragés par le sultan qui leur ouvrit les portes en grand : « Je ne comprends pas Ferdinand et Isabelle se passent de tels sujets ». On donnera à ces communautés implantées dans l'Empire le nom de « grande

---

<sup>1</sup> -A l'intention des non-hispanistes, voir un essai de traduction en annexe.

Espagne ». Le grand rabbin faisait figure de chef de la « nation juive » et siégeait au divan impérial d'Istanbul. La capitale de l'Empire en vint à compter quarante quatre synagogues.

A l'instar de ce qui se produisit en de multiples zones de l'empire ottoman, les Juifs de Rhodes prospérèrent et la communauté en vint à compter entre deux et quatre mille membres. Leur réussite économique se basa essentiellement sur le commerce : riches marchands et petits commerçants. La vie de la communauté était rythmée par le calendrier religieux et les célébrations qui émaillaient l'année.

Les judéo-espagnols conservent leur langue ; on peut s'étonner qu'elle n'ait pas disparu en quelques générations, mais de puissantes raisons en expliquent la survivance. J'y reviendrai plus loin.

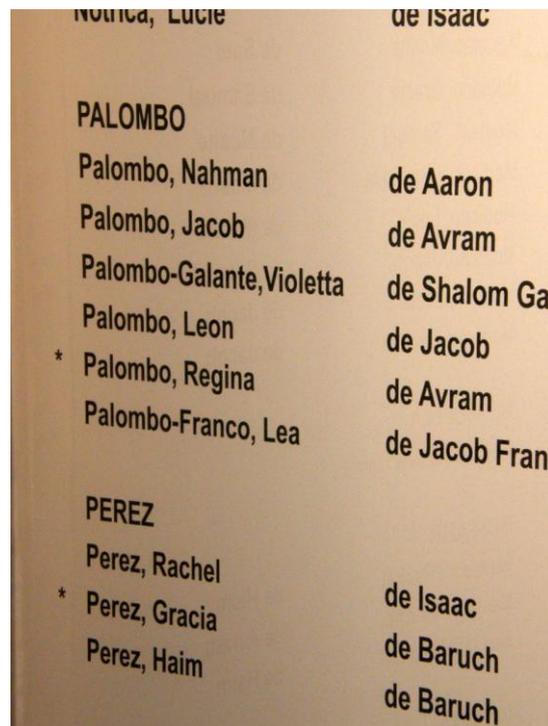
Pendant une partie du XIX<sup>ème</sup> siècle la communauté juive de Rhodes vit dans l'angoisse, accusée en 1840 de pratiquer des crimes rituels d'enfants –vienne accusation antisémite-. Finalement innocentés par un firman du sultan, ils renouent avec une existence pacifique et laborieuse.



### **Vue du quartier juif intra muros de Rhodes, ou *KAL***

Lors de la décomposition de l'Empire ottoman, l'île ne fut pas rattachée à la Grèce, mais à l'Italie (1912). La population juive de Rhodes est alors estimée à environ quatre mille cinq cents personnes. A l'annonce de l'armistice conclu entre l'Italie et les Alliés, les Allemands attaquent en septembre 1943, les possessions italiennes en mer Egée. Rhodes est investie par les nazis, qui, moins d'un mois plus tard, entreprennent de recenser les juifs, et en mars 1944, l'Office central de la Sécurité du Reich décide de procéder à des arrestations « massives et soudaines ». Certains parviennent à fuir, mais près de mille sept cents d'entre eux sont embarqués. Leur martyre commence : mauvais traitements, conditions inhumaines de

transport. Il s'achèvera dans les fours d'Auschwitz. A la Libération, les juifs de Rhodes n'étaient plus qu'environ cent cinquante.



**Monument commémoratif et liste des membres de la communauté morts en déportation. Cette liste est placée dans la cour d'entrée de la synagogue.**

## REMARQUES LINGUISTIQUES

Séparés de l'Espagne pendant des siècles, les membres de cette communauté juive conservèrent leur langue. Il en fut de même pour les autres communautés de la diaspora judéo-espagnole qui essayèrent dans tout le bassin méditerranéen et même dans d'autres zones. Ces communautés connurent maintes expatriations y compris sur le continent américain. La disparition rapide de langues minoritaires en quelques générations est un phénomène hélas courant de tout temps, à toutes les époques y compris et peut-être même surtout, la nôtre. Il est notoire que la langue de nos « ancêtres les gaulois » disparut très rapidement au contact du conquérant romain exogène.

Pourquoi n'en fut-il pas de même pour le judéo-espagnol ?

J'y vois plusieurs raisons :

- Ces populations séfardim se considéraient comme faisant partie d'une aristocratie. Communautés intellectuellement brillantes, ayant engendré poètes, interprètes, talmudistes, financiers, médecins, astronomes... Citons –mais la liste est loin d'être exhaustive- Salomon Ibn Gabirol (littérateur, philosophe et poète), Juda Halevi (poète), Abraham Zacuto qui mit au point vers 1473 les tables astronomiques dont Christophe Colomb se servirait 19 ans plus tard, Samuel Levi (financier et constructeur de la synagogue du Tránsito de Tolède), les intellectuels de l'Ecole des Traducteurs de Tolède, le cordouan Maïmonides considéré comme un des plus grands penseurs juifs. Ces juifs expulsés d'Espagne avaient perdu tous leurs biens matériels. Il leur restait le trésor de la langue, les proverbes, les chants, les *romansas*, la musique, les traités savants... Langue espagnole d'un paradis perdu, inestimable trésor...

- Une seconde raison est à chercher dans le réflexe communautaire qui joua à plein. Toute minorité expatriée –et nombreux sont les exemples- met une part de son énergie dans la reconstitution de son organisation sociale et culturelle originelle. Ainsi en fut-il des immigrés polonais en Lorraine, dans la région Nord-Pas-de-Calais. Mais l’analogie s’arrête là ; peu de générations plus tard, les patronymes sont naturellement toujours les mêmes, mais la langue n’est plus maîtrisée que par quelques uns, quelques coutumes survivent (y compris dans le domaine alimentaire), quelques membres de la communauté se donnent pour mission d’être les conservateurs de l’identité polonaise, mais l’assimilation est définitivement réalisée pour l’immense majorité des membres. Il ne reste plus qu’une conscience d’appartenance à une communauté, mais cela est pratiquement sans influence sur les comportements quotidiens.  
Si les communautés juives –et celle de Rhodes n’échappait pas à la règle- menaient une vie discrète, leur vie communautaire, sans cesse revivifiée, constitua un puissant ciment et un élément décisif de conservation de la langue espagnole. « Vie autonome, hispanique et juive à la fois » écrit Haïm Vidal Sephiha, qui poursuit : « La vie s’écoulait au rythme du calendrier juif, les journées marquées par les appels à la prière, les semaines éclairées par les solennités du sabbat et tout au long de l’année, les *moadim*- littéralement « termes, échéances, rendez-vous- *Roch Hachana* [...], *Yom Kippour* [...], *Soukhot*...»<sup>2</sup>.
- Le développement intellectuel et culturel de ce monde judéo-espagnol fut remarquable : les universités rabbiniques de Salonique, Safed et Jérusalem prirent le relais de celles de Tolède, Cordoue, Barcelone. L’imprimerie y est active, la presse connaît un essor impressionnant : pour la période qui va de 1842 à 1959, on dénombre 296 titres de publications de presse.  
On le voit, tout concourait à ce que ces communautés conservent leur langue, mais ce ne fut pas sans transformations, emprunts, déformations par rapport à l’espagnol de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle. Ce judéo-espagnol porte des noms différents selon la zone où il est parlé : *espaniol*, *djudezmo*, *djudio*, *djidio*...  
Je ferai un bref commentaire linguistique des textes qui figurent dans les assiettes. Il convient de souligner préalablement que, contrairement à ce que l’on dit et écrit parfois, le judéo-espagnol, tel qu’il nous apparaît à l’heure actuelle n’est pas une sorte d’ « hibernatus » linguistique venu tout droit de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle. Il est pertinent de dire que le judéo-espagnol repose sur un substrat espagnol du XV<sup>ème</sup> siècle avec de nombreux emprunts (à l’hébreu, au turc, au français, au grec, à l’italien...). Il contient en lui-même les marques de communautés éparses –diverses géographiquement et historiquement- qui ont suivi des parcours différents. Ce sont là les variantes linguistiques inhérentes à une diaspora.<sup>3</sup>
- Une raison plus générale en est la place accordée à la mémoire par le peuple d’Israël. La principale injonction du Dieu d’Israël est « *Zakhor* », « Souviens-toi ». C’est un commandement absolu. « Souvenez-vous que vous étiez esclaves au pays d’Egypte » est-il écrit. L’existence du peuple juif en dépend.
- Remarques linguistiques sur les deux textes.  
On se reportera avec profit à l’article de Gérard Galtier, « *Pour une orthographe méditerranéenne du judéo-espagnol* » facilement accessible par Google.

<sup>2</sup> Haïm Vidal Sephiha, *L’Agonie des Judéo-espagnols* –Editions Entente, 1977.

<sup>3</sup> NOTE SUR LE LADINO que Haïm Vidal Sephiha définit comme étant le « judéo-espagnol calque, langue pédagogique et liturgique ». Il s’agit d’une traduction littérale des textes sacrés hébreux, voire araméens en « un espagnol qui semble remonter au XIII<sup>ème</sup> siècle. Langue utilisée uniquement lors de célébrations ou des ouvrages philosophiques, liturgiques et éthiques et non langue de communication.

Je me contenterai pour ma part de quelques très modestes remarques :

« *el kal grande* » Kal signifie « synagogue » et par extension désigne aussi le quartier où se trouve la synagogue. Le terme *call* avec le sens de quartier juif est en usage en Catalogne. Il est ainsi désigné à Gérone.

« *ke mansia* » de l'avis d'un éminent professeur de Lille III, le sens pourrait être « *qué mancilla* »

« *ke malor* » exemple type des gallicismes introduits au XIX<sup>ème</sup> siècle, par le fait de l'influence de l'Alliance Israélite Universelle. Il existe aussi le terme « *horoso* » (heureux)

## **UNE FIGURE EXCEPTIONNELLE : le docteur Ángel Pulido Fernández**

L'anecdote est belle : en 1903, alors qu'il se trouvait avec sa famille sur un bateau descendant le Danube, l'Espagnol Ángel Pulido, entendit un couple de personnes âgées parler une espèce d'espagnol. Ángel Pulido alla vers eux. Le docteur Pulido, sénateur et académicien, et le docteur Bejarano, futur grand rabbin de Turquie venaient de faire connaissance.

Dès lors, cet espagnol, passionné comme on sait l'être Outre-Pyrénées, consacra sa vie à la cause de ceux qu'il désigna par les termes de « *españoles sin patria* ». Il entreprit une campagne en leur faveur, multiplia les conférences, publia un livre et se lança dans une gigantesque correspondance avec les communautés judéo-espagnoles du monde entier. Son objectif était multiple : faire connaître ces « autres espagnols », mettre les communautés en contact les unes avec les autres, recueillir leur legs culturel et le sauver. Il laissa une partie de sa santé dans cette écrasante mission qu'il s'était donnée à lui-même, essayant d'y intéresser en sa qualité de sénateur et d'académicien- les plus hautes autorités du pays.

En ce début du XX<sup>ème</sup> siècle, l'empire ottoman était « l'homme malade ». Plusieurs pays, dont la France tentaient d'y asseoir leur influence. Italiens, Anglais, Autrichiens, Allemands y fondèrent des écoles. Mais c'est la France qui – avec la création de l'Alliance Israélite Universelle- eut la plus éclatante réussite par le biais d'une activité diplomatique intense, de l'aide apportée aux réfugiés, et surtout la création d'écoles où l'enseignement était donné en français. Les écoles – le lycée de Galatasaray (toujours en activité) en est le plus connu...peut-être aussi de par sa proximité avec le club de football éponyme – formèrent traditionnellement la classe dirigeante de la société turque.

Que pouvait faire le docteur Pulido ? Que pouvait faire l'Espagne qui ne disposait pas, à une époque où elle venait de perdre ses dernières colonies, de moyens de concurrencer la France sur ce terrain ? Le résultat tangible de l'œuvre du docteur Pulido fut le décret du 20 décembre 1920, décret postérieurement confirmé à plusieurs reprises, qui donna la nationalité espagnole aux juifs séfardim qui en feraient la demande.

Cette mesure eut par la suite de très heureuses conséquences pour des milliers de Juifs dans les pays occupés par l'Allemagne nazie et en particulier en France lors des grandes rafles. Les archives conservent plusieurs télégrammes émanant du Ministère espagnol des Affaires étrangères (franquiste), télégrammes adressés à l'ambassade espagnole auprès du gouvernement de Vichy, leur enjoignant de veiller à la protection des « sujets sefardim espagnols ». Voici le texte de l'un d'entre eux :

« *Los súbditos españoles hagan constar claramente, al inscribirse en el registro especial o al prestar declaración sobre sus bienes, o de cualquier otra clase, su*

*condición de españoles para poder ser defendidos como tales en el momento oportuno »<sup>4</sup>.*

C'est ainsi que les sefardim de France furent exclus –provisoirement hélas- des décrets de juillet 1942, qui interdisaient aux juifs d'assister aux spectacles publics et qui leur faisaient obligation de porter l'étoile jaune.

Nombreux sont ceux qui se sont demandé pour quelles raisons, pendant l'Occupation, tant de Juifs sefardim (et autres) passèrent les Pyrénées pour trouver refuge dans l'Espagne franquiste, alliée d'Hitler.

Désir du Caudillo de se dédouaner auprès des Alliés et de leur donner des gages à un moment où il présentait la défaite à venir d'Hitler? Conviction profonde d'un homme dont l'ascendance juive est prouvée? Les historiens en débattent encore...

## UNE AUTRE FIGURE EXCEPTIONNELLE : Vidal Haïm Sephiha



Né à Bruxelles en 1923 d'une famille judéo-espagnole turque, il entreprend des études de langues. Déporté à l'âge de 20 ans, il est interné au camp d'Auschwitz dont il sera libéré en 1945, année de la mort de son père interné à Dachau.

En 1950, à la mort de sa mère, il décide de consacrer son existence à ses racines judéo-espagnoles. Il entreprend des études linguistiques, de littérature espagnole et portugaise à la Sorbonne. En 1977, il publie son ouvrage le plus connu : *L'Agonie des Judéo-espagnols*, dont je me suis largement inspiré pour l'élaboration de cet article. Professeur des Universités en 1981, il occupe en 1984 la chaire de judéo-espagnol créée pour lui à la Sorbonne. Il gardera cette chaire jusqu'en 1981. Ses nombreux travaux font autorité.

Parvenu au terme de ce modeste article, j'espère avoir donné à mes lecteurs la curiosité de s'intéresser à ce monde judéo-espagnol, bien peu abordé -me semble-t-il- au cours des études universitaires classiques. En s'y intéressant on aborde de multiples horizons. Mais la question fondamentale est sans doute celle-ci : et maintenant ? et demain ?

Je livre en conclusion ces lignes de Vidal Haïm Sephiha :

*« Qu'ils aient trouvé refuge dans un judaïsme plus vaste, dans le sionisme, la conversion à la religion dominante, l'athéisme ou le militantisme, ils n'oublient pas leurs sources, quand bien même ils les nieraient [...] Il reste la nostalgie d'un passé révolu qu'on identifie aux patries et aux enfances perdues, ou encore ce sentiment d'un double exil [...] Les derniers témoins de*

---

<sup>4</sup> Voir traduction en annexe

